

Saint-Cloud cinquante ans après...

Xavier Lafon (1970)

Trop de souvenirs reviennent en mémoire près de cinquante ans après avoir quitté l'École. J'ai donc choisi autour de quelques thèmes, sans logique particulière, quelques faits vraisemblablement sans importance mais qui témoignent de ma perception actuelle.

Le lieu

Saint-Cloud, c'est d'abord un lieu ou plutôt des lieux relativement dispersés dans la bonne ville qui majoritairement domine la Seine, avec les bâtiments de l'École mais aussi beaucoup d'espaces verts, qu'il s'agisse du parc ou tout simplement des pelouses de Pozzo di Borgo. À côté des bâtiments principaux, le pavillon de Valois ou la résidence, il en existait d'autres, moins fréquentés par les historiens, sauf exception, comme le CAV (le Centre audiovisuel) ou le cabinet médical, pour ne rien dire des labos des scientifiques, « modernes » pour l'époque, où je ne suis jamais entré. Le tout donnait une impression d'inachèvement, avec un fort contraste entre l'extérieur à l'allure de monument historique comme à Valois, et l'intérieur dont la vétusté des aménagements ferait fuir aujourd'hui une majorité d'étudiants. Malgré tout, des lieux où l'on se sentait rapidement « chez soi » comme la bibliothèque d'histoire, à la fois lieu de retrouvailles et de travail, la seule pratiquement que j'ai fréquentée à l'ENS : j'ai appris sur le tard qu'il existait une grande bibliothèque « officielle », mais, comme « antiquiste » archéologue je n'y ai jamais ou presque trouvé ce que je venais chercher.

La résidence était suffisamment éloignée pour permettre (ou nécessiter ?) des navettes en voiture quand les cours d'agrég s'enchaînaient tout au long de la journée. La carte de libre circulation dans le parc faisait bien des envieux hors de l'École... Elle constituait avec ses deux bâtiments, le vieux et le nouveau Pozzo di Borgo, un ensemble confortable, même s'il fallait en principe partager chambre et douche, avec des incompatibilités qui faisaient se déplacer les portes fermant à clé du couloir vers les chambres pour éviter des intrusions étrangères : pas facile de rentrer tard et de trouver quelqu'un qui occupait votre lit grâce à la mansuétude de l'un des voisins de la chambre voisine ! La salle à manger dans le vieux Pozzo était souvent pleine mais les provinciaux lointains, ceux qui ne pouvaient rentrer chez eux toutes les semaines, s'y retrouvaient en petit comité le samedi soir, groupés généralement du côté des fenêtres dominant Paris, et l'ambiance y était tout autre. Les « Marseillais » avaient pu pendant les années de mon séjour monopoliser les plus belles chambres situées immédiatement au-dessus. Et comment ne pas se souvenir du Darnaga dont les fonds de bouteilles étaient soigneusement récupérés par les géographes pour servir de pluviomètre,

mais qui, dans le verre, avait toute l'acidité de la piquette à l'ancienne ! Le Vieux Pozzo abritait également la loge du concierge où se trouvait un des rares postes téléphoniques permettant le contact avec l'extérieur, et le gymnase où régnait en maître absolu « le Bouts », organisateur entre autres de tournois dans tous les sports imaginables, du foot en salle au tennis de table, mais je reparlerai du sport plus tard.

Notre promotion (1970) d'historiens à Saint-Cloud

Nous étions douze en comptant « notre » géographe, Bruno Mellina qui faisait totalement corps avec nous, mais il faut bien reconnaître qu'il a fallu attendre la 3^e année, celle de la préparation de l'agrégation, pour qu'elle constitue un groupe relativement soudé. Nous avons bien eu ensemble quelques cours en première année, réalisé plusieurs voyages d'études, mais nous suivions tous des enseignements à l'extérieur, chacun de son côté, d'autant plus qu'une règle récente fixée par le Président de Nanterre, René Rémond, imposait à tous les provinciaux débarquant dans la Région parisienne de s'inscrire dans son université, vraisemblablement pour en redorer le blason. Les autres restaient le plus souvent à la Sorbonne, pas encore organisée en universités rivales. Cela heureusement n'interdisait nullement de suivre d'autres institutions comme pour moi l'EPHE, l'EHESS n'ayant pas encore acquis son autonomie.

Les affinités entre nous reposaient donc principalement sur les activités « extérieures » à l'enseignement proprement dit, liées aux engagements politiques ou syndicaux, ou plus fortement peut-être à la pratique de différents sports : de ce fait si je m'y suis retrouvé avec plusieurs historiens de ma promo, cela n'excluait nullement ceux des autres promotions pas plus que ceux appartenant à d'autres disciplines, y compris de purs scientifiques ! Pour le sport, j'ai dû attendre ma 2^e année car un événement totalement oublié aujourd'hui a considérablement modifié les emplois du temps : il s'agit du passage du jour de repos dans le primaire et (en partie) le secondaire, du jeudi au mercredi, avec comme conséquence pour nous que l'après-midi réservée au sport universitaire est passée du mercredi au jeudi ! Mon directeur de recherche avait depuis des temps immémoriaux son séminaire fixé le mercredi après-midi et il n'était pas question pour moi de le rater de façon régulière. Ce changement voulu par les plus hautes autorités de la République a eu pour moi des conséquences fabuleuses puisque j'ai pu reprendre le rugby. Comme la concurrence, y compris parmi les historiens de ma promo qui constituaient une part significative des effectifs, était grande, j'ai dû abandonner mon poste préféré de 3^e ligne pour celui de talonneur, malgré mes 75 kg tout mouillé d'alors. J'ai donc serré de près pendant de longues minutes presque chaque mercredi un pilier particulièrement efficace en la personne de Jean-Louis Biget. L'absence de vestiaire et donc de douches sur le terrain de Bagatelle ne réduisait pas véritablement notre enthousiasme, y compris pour la 3^e mi-temps où l'on allait assez crotté, et ces matches, en alternance assez souvent avec ceux des footaux, constituent un des meilleurs souvenirs de ces années clodoaldiennes.

Pour quoi faire ensuite ?

Les promos de l'extrême fin des années soixante et du début des années soixante-dix peuvent, au regard de ce qui s'est passé depuis, être considérées comme assises entre deux chaises, dans une situation académique mouvante : marqués par nos débuts dans la recherche, conscients (un peu trop ?) de la qualité de notre formation, nous aspirions tous à entrer dans le supérieur et de fait pratiquement tous ceux de ma promo ont commencé une thèse à l'époque où le DEA était encore dans les limbes. Toutefois nous avions en même temps conscience qu'après l'ouverture des postes suite à l'appel d'air provoqué par les événements de 1968, cette voie était déjà fortement encombrée. Il n'existait alors aucun moyen pour éviter d'aller directement dans le secondaire après l'agrégation dont la réussite était en revanche pratiquement assurée. Les allocations de recherche étaient en nombre infime dans nos disciplines et, de toute façon, nous n'y avions pas droit. L'idée de postes d'AMN, réservés aux normaliens, n'était même pas encore dans l'air et tout cela a fait que le nombre de thèses soutenues a été infime, deux si mes informations sont bonnes. Seul antiquisant de la promotion, archéologue de surcroît, mon avenir était un peu plus assuré côté enseignement supérieur ou CNRS, mais il a fallu les pressions amicales d'abord de Pierre Lévêque puis surtout d'Yvon Thébert, nommé assistant pour l'histoire ancienne à sa sortie de Rome en 1974, pour que je persévère avec comme objectif, précisément d'entrer à l'EFR. Là encore, quand on voit que cette École est dirigée pour la seconde fois par une fontenaysienne, que les lyonnais sont désormais souvent plus nombreux que les ulmiens, on imagine mal quelle était la situation à cette époque pour les cloutiers : aucun d'eux n'avait pu franchir la porte du Palais Farnèse, en dehors précisément d'Yvon. Un changement de direction suivi d'une conception totalement différente dans le recrutement des « membres » ont fait que, en quelques années à partir de 1977, nous avons eu tous les atouts pour candidater avec succès. Ce changement était un des signes marquant la reconnaissance de la formation assurée à Saint-Cloud et, on peut le dire aujourd'hui sans forfanterie, d'un alignement désormais en route entre Ulm et notre École pour les débouchés vers l'enseignement supérieur. Mais en 1970-1974 ces perspectives commençaient à peine à se dessiner.

L'agrégation

J'ai été marqué comme bien d'autres par l'année de préparation à l'agrégation, l'objectif qui nous était clairement assigné par les autorités de l'École, mais parfaitement assuré par Jean-Louis Biget, Jean-Claude Hervé sans oublier Gérard Hugonie pour la géographie. Je ne reviendrai pas particulièrement sur les cours eux-mêmes, encore qu'avec Nicole qui fut auditrice libre sur deux promotions, nous nous remémorons régulièrement les affres des chevaux embarqués à Marseille pour la Terre Sainte, dame Pâquette tenant une laverie à Bagdad, les Zigues et les Assassins farouches ennemis des Croisés et enfin Guillaume de Rubrouck en visite chez le Grand Khan, tous ces personnages qui donnaient une coloration particulière et inégalée aux cours de Jean-Louis consacrés cette année aux Occidentaux dans le monde proche-oriental (intitulé précis non garanti !). En revanche, pour suivre les cours d'un certain Margolin sur Charles Quint, on tirait au sort les « victimes » chargées d'assurer un minimum de présence à ces cours insipides.

Je voudrais surtout insister sur l'ambiance qui régnait entre nous et avec les enseignants. Toute l'année ils nous ont, d'une certaine façon, maternés, que nous soyons célibataires ou déjà en charge d'une petite famille. À la sortie de chacune des épreuves écrites nous étions attendus et réconfortés si nécessaire. Au moment des résultats tout un réseau était mis en place par JLB et JCH pour réduire le temps d'attente : repas commun dans le quartier latin et à l'heure où le jury était censé sortir de délibération, passage par la rue de la Sorbonne « comme par hasard ». Je revois encore JLB nous laissant seuls sur le trottoir pour partir à la rencontre de son indicateur, recevoir un morceau de papier plié, l'ouvrir et le lire rapidement en s'approchant de nous pour nous dire « Ce n'est pas trop mauvais cette année », même si le cacique n'était pas, cette fois, un cloutier. En revanche, le système d'informateurs bien placés a connu la même année un raté pour l'agrégation féminine puisque mon épouse n'était apparemment pas sur la liste des reçus, mais « l'informateur » avait oublié de regarder à son nom de jeune fille et personne, des enseignants ou de la promo, informé de la nouvelle, n'avait osé me le dire à mon arrivée dans la bibliothèque ; si bien qu'il y a eu un grand moment d'étonnement quand je suis revenu quelques heures après, de la zone d'affichage de la rue de Grenelle, annoncer la bonne nouvelle. La bonne ambiance qui régnait parmi nous n'était pas sans rapport avec ce qui précède, peut-être facilitée également par la présence dans la promo de quatre couples « mariés avec enfant » qui assurait une certaine sérénité (il n'y avait pas que l'agrégé à assurer !) dans les comportements quotidiens, dans une année durement marquée par le suicide de l'un d'entre nous à la veille du début des cours. La qualité de ces rapports avait permis de se partager le suivi de pratiquement tous les cours assurés à Paris et de les communiquer à tous grâce à de volumineux polycopés dont la responsabilité était assurée par un petit groupe de volontaires. Maintenant que je suis pratiquement le dernier survivant, je peux même révéler un secret à leur propos. En raison d'une « ouverture vers l'extérieur », qui était allée bien au-delà des seuls auditeurs libres, les « clients » avaient été nombreux et en conséquence les recettes assez considérables. Cela avait laissé en fin d'année dans la caisse un bénéfice non négligeable, cependant difficile à répartir entre tous ceux qui avaient cotisé : le « groupe » s'est donc offert un superbe gueuleton à Paris pour solde de tout compte...

La 4^e année, après la réussite de 11 sur 12, nous a été largement accordée car elle était en train de devenir la règle. Elle a été une année particulièrement agréable, marquée donc par l'engagement dans une thèse. Comme nos sujets et nos domaines étaient très différents, il était a priori très difficile de se retrouver régulièrement en dehors bien évidemment, pour certains seulement, des activités sportives. Nous avons en partie tourné la difficulté en choisissant comme poste de travail la Bibliothèque nationale, rue de Richelieu qui offrait ses ressources dans à peu près tous les domaines de recherche ! Nous étions alors prêts (du moins nous le pensions !) à aborder la « vraie vie », c'est-à-dire le service militaire (ou le réseau de l'École offrait quelques opportunités...) ou pour les plus chanceux le stage d'agrégation puisque nous avons été la première promotion à bénéficier de cette formation jusqu'alors réservée aux titulaires du Capes.

Xavier Lafon (1970)



Né le 3 juin 1949 à Montbéliard. Études secondaires et khâgne lycée Thiers (Marseille)

Diplômes : Agrégation d'histoire 1973 ; thèse 3^e cycle Paris 4 en 1977, Élève diplômé de l'EPHE (IVe section) 1977 sur « Les décors mythologiques sur la céramique sigillée du sud de la Gaule » ; École française de Rome (1977-1980) ; Doctorat d'État 1991 Université de Provence (Les villas maritimes romaines).

Carrière : Enseignant dans le secondaire 1974-1977 ; Assistant, Maître-Assistant, professeur des universités en histoire ancienne puis en antiquités nationales à l'Université des sciences humaines de Strasbourg entre 1980 et 1996 ; Professeur d'histoire romaine puis d'archéologie et histoire de l'art antiques à l'Université de Provence (intégrée dans Aix Marseille université en 2012) de 1996 à 2014 ; Professeur émérite d'archéologie romaine depuis 2014.

Recherches : Architecture et urbanisme romains ; économie antique (6 ouvrages et plus de 150 articles et communications publiés). Direction de chantiers de fouilles archéologiques en France et en Italie.

Administration « locale » : Directeur de l'UPR 5500 du CNRS devenue USR 3155, Institut de recherche sur l'architecture antique, multi-site (Aix-en-Provence, Paris, Lyon, Pau) de 1996 à 2008 et de 2011 à 2014. Directeur de l'UFR SHS et Humanités 2005-2009 ; Vice-président en charge du « secteur lettres » 2008-2011.

Administration « nationale » : membre (2000-2008) puis président de la 21^e section du CNU (2008- 2011), Membre de différents conseils (Conseil national de la recherche archéologique, CS de l'École française d'Athènes, de l'École française de Rome, de la Casa Velasquez...) de 1992 à 2007. Conseiller scientifique (Département d'évaluation des établissements et des coordinations territoriales) au Hcéres de 2013 à 2018.